

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 11

Artikel: Liselotte Pulver : la vie, ce n'est pas du cinéma!
Autor: Probst, Jean-Robert / Pulver, Liselotte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LISELOTTE PULVER

La vie, ce n'est pas du cinéma!

Souvenez-vous, cela se passait il y a un demi-siècle. Le cinéma suisse triomphait sur les écrans d'Europe avec deux films de Franz Schnyder, «Ueli le valet», puis «Ueli le fermier». La jeune et pétillante actrice bernoise Liselotte Pulver entrait de plain-pied dans le monde des stars. Son talent lui permit de côtoyer les plus grands acteurs à Paris et à Hollywood. Elle vit aujourd'hui à Perroy, dans une maison qui s'ouvre sur le Léman et le Mont-Blanc. C'est là qu'elle évoque ses souvenirs...

Dans le salon largement vitré, un meuble peint, surmonté d'une buse empaillée, se reflète dans un étonnant miroir vénitien. Au-dessus de la cheminée, un tableau attise le regard en changeant de couleur au son de la voix. Au-delà, une table a été dressée avec, au

milieu, une tarte chaude et un café brûlant.

Liselotte Pulver vit dans l'un des plus beaux décors du monde. Depuis la terrasse de sa maison, une pelouse descend en pente douce vers le lac. Le jardin planté de cèdres, de hêtres et de bambous fait

songer à un décor de cinéma, les odeurs en plus. Une maisonnette de bois, conçue pour rêvasser, a été érigée tout au bord de l'eau. En face, un garage abrite un hors-bord qui n'attend qu'un réparateur pour prendre le large.

Ce lieu idyllique dissimule pourtant des drames. Il y a dix ans, sa fille choisissait le chemin de l'éternité et Helmut, son mari, mourait de chagrin quelque temps plus tard. La vie de l'actrice a débuté comme une comédie. Elle se poursuit en tragédie. Pourtant, Lilo, comme l'appellent ses nombreux amis, fait face, courageusement. Elle poursuit discrètement une carrière qui lui a permis de tutoyer les étoiles.

De retour à Perroy, entre deux tournages, entre deux voyages, elle retrouve ses voisins et ses amis, des



Liselotte Pulver, dans un décor qui lui est familier

vignerons, des villageois ou le pêcheur du lieu, avec qui elle partage ses rares instants de bonheur. On l'aperçoit parfois au cœur du bourg, toujours souriante et discrète, s'arrêtant pour échanger quelques paroles avec des Perrolans. On l'a même aperçue, il y a quelques mois, faisant la bise au centenaire du village, Victor Martin, qui était fêté par toute la population dans la salle communale.

«Je me suis bien intégrée sur La Côte»

– Depuis combien de temps vivez-vous dans ce superbe décor à Perroy ?

– Nous sommes venus avec mon mari en 1962, il y a donc 36 ans. Avant, nous habitions à Nyon, dans une toute petite maison. Lorsque j'ai donné naissance à mon fils, c'est devenu trop petit. Nous avons trouvé cette maison située au bord du lac à Perroy. C'était déjà très cher à l'époque.

– Comment avez-vous été accueillie dans cette région ?

– Très bien, les gens ont toujours été très gentils avec nous. Naturellement, au début, mon mari et moi étions souvent absents, en tournage ou en tournée, mais je crois que je me suis bien intégrée sur La Côte. Je compte de nombreux amis, très proches, avec qui nous avons eu de nombreux contacts. Ils se sont un peu estompés depuis quelques années, mais je crois que c'est un peu de ma faute...

– Vous adorez le Léman, mais vous êtes pourtant d'origine bernoise ?

– Oui, je viens d'une famille bourgeoise. Je suis née à Berne et j'ai suivi toutes mes écoles dans cette ville. J'y retourne souvent, notamment chez mon frère, qui vit dans la maison familiale.

– Après votre scolarité, vous avez commencé des études commer-

ciales. Par quel cheminement êtes-vous arrivée au théâtre ?

– Ma mère était chanteuse et elle a remarqué que j'avais peut-être du talent pour la comédie. Elle m'a encouragée à tenter ma chance dans le domaine théâtral. Mais mon père n'étais pas d'accord. Il a exigé que je fasse une école commerciale avant de songer à un métier artistique. J'ai obéi, mais, en parallèle, j'ai pris des leçons d'art dramatique. Après un an, j'ai eu mon premier engagement. Alors mes études ont été raccourcies...

– Vous n'avez donc jamais eu l'occasion d'exercer votre profession d'employée de bureau ?

– Non, mais cela m'a beaucoup aidée de connaître la législation com-

merciale et de savoir taper à la machine pour la suite de ma carrière.

– Très rapidement, dans les années 50, vous avez débuté une carrière d'actrice dans le cinéma suisse de l'époque. Rappelez-nous comment cela s'est passé ?

– Le tout premier rôle, je le tenais dans un film qui s'appelait «Suisse Tour». Le tournage a duré trois jours, avec ma première scène de baiser au cinéma. Un jour, un producteur allemand cherchait une fille sportive pour un rôle dans «Foehn», le film d'Albers. Il n'avait pas le temps de venir me voir jouer au théâtre, alors il m'a donné rendez-vous dans un restaurant zurichois. Devant les clients étonnés, il m'a demandé de jouer une scène de ►



Lilo et le tableau cinétique aux couleurs changeantes



L'actrice anote les faits importants dans son journal

► jalousie. Je devais me fâcher, l'invectiver. Finalement, il m'a dit: «C'est bon, je vous engage!»

– A l'époque, aviez-vous un tempérament plutôt comique ou plutôt dramatique?

– Je voulais toujours être tragédienne, mais les metteurs en scène me confiaient des scènes de comédie parce qu'au fond j'étais plutôt farceuse, j'aimais bien faire des blagues. La plupart de mes films sont d'ailleurs des comédies.

«Mon premier grand succès au cinéma!»

– Est-ce à cette époque que vous avez interprété le rôle de Vreneli dans «Ueli le valet» et «Ueli le fermier»?

– Oui! J'avais déjà joué des rôles principaux, mais dans des comédies qui n'ont pas eu beaucoup de succès. «Ueli», du réalisateur Franz Schnyder, était tiré de la littérature, des livres de Jeremias Gotthelf. Les deux films ont eu beaucoup de succès...

– Est-ce à partir de ce temps que vous avez été découverte au-delà de nos frontières?

– En fait, j'étais sous contrat avec F. A. Mainz, le producteur allemand qui m'avait engagée à Zurich, et il devait me donner du travail, car il m'avait versé des arrhes. J'enchaînais un film après l'autre. C'est lui qui m'a vraiment «inventée».

– Vous êtes devenue une grande vedette en Allemagne. Est-ce que vous conservez une certaine nostalgie de cette époque?

– J'adore me souvenir de ces temps de fougue, où l'on était ambitieuse, où il existait une certaine émulation entre toutes les copines. Oui, c'était très beau. Seuls comptaient le cinéma et le théâtre. Rien d'autre.

– Après l'Allemagne, vous avez tout de même connu une période de succès en France?

– En 1954, j'avais décidé de faire carrière en France. J'avais fait la connaissance de Maurice Chevalier et j'avais bien l'intention de conquérir Paris. Pendant dix jours, je n'ai vu personne. Et puis, Maurice Chevalier m'a invitée pour mon anniversaire et il m'a fait connaître Jean-Louis Barrault. A la fin d'une audition, ce dernier m'a dit: «Oui, c'est très bien, mais vous avez trop d'accent. Faites encore un petit peu d'études. Au revoir!» Je suis rentrée en Allemagne...

– Mais vous n'êtes pas restée sur cet échec?

– Deux ans plus tard, le réalisateur Jacques Becker m'a fait confiance et j'ai remplacé au pied levé Eva Bartock qui devait jouer aux côtés de Robert Lamoureux dans «Arsène Lupin».

– Vous avez eu dès lors l'occasion de donner la réplique à de grands acteurs français. Rappelez-nous lesquels?

– En 1958, j'ai tourné «Le Joueur», avec Gérard Philippe, Bernard Blier et Françoise Rosay. En 1960, je tenais un rôle dans «La Fayette», puis dans «Monsieur», avec Jean Gabin, et «Le Gentlemen de Cocody», avec Jean Marais. En 1965, j'ai tourné dans «La Religieuse», de Jacques Rivette.

– Ce dernier film a-t-il marqué un tournant dans votre carrière?

– C'est-à-dire qu'il a été interdit jusqu'en 1968. A sa sortie, j'étais enceinte quand j'ai reçu une offre pour tourner avec Louis de Funès dans «Le Gendarme se marie». J'ai dû renoncer, malheureusement... Domage, parce que cela s'enchaînait bien. Mais j'ai fait beaucoup de choses dans ma vie!

«Les Américains cherchaient de nouveaux talents»

– Expliquez-nous comment vous avez pu jouer à Hollywood, ce qui n'est quand même pas facile pour une actrice suisse?

– J'avais tourné dans un film qui s'appelait «Pirochka» et qui a eu un grand succès. Les Américains, qui cherchaient toujours de nouveaux talents et de nouveaux visages ont commencé à s'intéresser à moi.

– Et c'est ainsi que vous êtes arrivée à Hollywood?

– Oui, mais les films auxquels j'ai participé n'ont pas très bien marché au début. «Le Temps d'aimer, le

Temps de mourir», de Douglas Sirk et «Un, deux, trois», de Billy Wilder, ont été reconnus bien plus tard... J'ai également tourné dans un film de Bob Hope, qui n'a pas eu le succès escompté...

– C'est sur un plateau de cinéma que vous avez fait la connaissance d'Helmut Schmid, qui allait devenir votre mari. Dans quelles circonstances cela s'est-il passé ?

– Je devais jouer le rôle de Chimène dans «Le Cid» d'Anthony Mann, produit par Hollywood. Mais en même temps j'avais déjà un contrat en Allemagne. A regret, j'ai donc renoncé au film américain. Mais c'est dans ce film allemand que j'ai rencontré mon futur mari.

– Est-ce que cela ne posait pas de difficultés d'épouser un homme qui faisait le même métier ? Vous ne pouviez pas jouer toujours dans les mêmes films ?

– Au début, nous avons tourné ensemble. Après, nous tournions l'un à Berlin, l'autre à Munich, mais nous revenions toujours à Perroy, qui était notre port d'attache.

– Et c'est là que vous avez eu vos enfants, naturellement ?

– Mon fils aîné est né à Nyon et ma fille est née à Perroy.

– Est-ce à la suite de vos maternités que vous avez un petit peu délaissé votre carrière d'actrice ?

– Pas après la naissance de mon fils. Au contraire, c'est à ce moment-là que ma carrière a véritablement démarré, grâce notamment à mon mari, qui me conseillait bien. A la naissance de ma fille, il y a eu une petite cassure, qui coïncidait avec les événements de 1968. Je n'ai pas tout de suite pu enchaîner et j'ai fait une trop longue pause.

– Le cinéma vous a donc abandonnée. Mais pas le théâtre ?

– Non, car mon mari et moi avons commencé à faire des tournées, dès 1967, avec «Faiseur de Pluie». Nous avons effectué dix tournées théâtrales à la suite. Cela marchait très très bien, mais cela représentait trop de travail et je me fatiguais.

*«J'ai payé un prix
très élevé
pour mon bonheur!»*

– Aujourd'hui, avez-vous encore des activités au théâtre, à la télévision ou au cinéma ?

– A la mort de mon mari, j'ai totalement arrêté le théâtre, car nous faisions toutes les tournées ensemble. J'ai continué à tourner un feuilleton pour la télévision, j'ai joué dans un film germano-italien, j'ai fait des rôles un peu à tort et à travers. Mais ce n'était plus comme avant...

– Vous avez eu le malheur de perdre votre fille. Est-ce que cet événement dramatique vous a décidée à modifier votre manière de vivre ?

– Quand ma fille est morte, mon mari était déjà malade. Il n'a plus récupéré et il est mort un peu plus tard. Au fond, je les ai perdus les deux à quelque temps d'intervalle. Effectivement, j'étais accablée. Je trouve que j'ai payé un prix très élevé pour mon bonheur. Mais je crois que c'est normal que l'on paie ce prix un jour. Tout le monde perd des êtres chers... Heureusement, il me

reste mon fils, un petit-fils, ma santé et quelques amis...

– Au printemps dernier, la Cinémathèque suisse vous a fait un très bel honneur. Est-ce que cela vous a donné envie de recommencer, de renouer avec le cinéma ? Avez-vous encore des projets aujourd'hui ?

– Oui, ça m'a fait envie. J'ai fait quelques propositions qui n'ont pas été acceptées. Je ne suis plus tellement dans le monde du cinéma. Mes anciens amis sont morts et les jeunes me connaissent moins. S'il se présentait un projet, je le ferais.

– Quel fut le plus beau rôle de votre carrière ?

– J'ai bien aimé jouer «Pirochka», un rôle qui me convenait bien. Et j'ai adoré jouer «L'Alouette», de Jean Anouilh, qui reste pour moi l'un des plus beaux rôles de toute la littérature.

– Enfin, quel est le rôle qu'il vous reste à jouer aujourd'hui ?

– Une grand-mère à cheval, qui va défendre un village de l'ouest, une sorte de Calamity Jane...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur :	Le rose
Une fleur :	La gentiane
Une odeur :	Le parfum du soleil
Une recette :	La soupe à l'orge
Un écrivain :	Wilhelm Busch
Un musicien :	Rossini
Un réalisateur :	Kurt Hoffmann
Un film :	«Le Grand Dictateur»
Un peintre :	Bruegel
Un pays :	La Suisse
Une personnalité :	Bill Clinton
Une qualité humaine :	L'humour
Un animal :	Un escargot
Une gourmandise :	Les têtes de nègre